

Deux épigrammes de Philippe de Thessalonique

In: Journal des savants. 1982, N°2. pp. 139-162.

Citer ce document / Cite this document :

Robert Louis. Deux épigrammes de Philippe de Thessalonique. In: Journal des savants. 1982, N°2. pp. 139-162.

doi : 10.3406/jds.1982.1448

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jds_0021-8103_1982_num_2_1_1448

DEUX ÉPIGRAMMES DE PHILIPPE DE THESSALONIQUE

La pièce de Philippe AP, VI, 240, dans la série des épigrammes votives ne présente pas de difficultés textuelles. Elle est composée de trois distiques.

Ζηνὸς καὶ Ἀητοῦς θηροσκοπε τοξότι κούρη
Ἄρτεμις, ἣ θαλάμους τοὺς ὄρεων ἔλαχες,
νοῦσον τὴν στυγέρην αὐθήμερον ἐκ βασιλέως
ἐσθλοτάτου πέμψαις ἄχρις Ἵπερβορέων.
σοὶ γὰρ ὑπὲρ βωμῶν ἀτμὸν λιβάνοιο Φίλιππος
ῥέζει καλλιθυτῶν κάπρον ὄρειονόμον.

Je propose la traduction suivante :

Fille de Zeus et de Létô, guetteuse de bêtes, archère,
Artémis, qui as pour domaine les antres des montagnes,
chasse l'affreuse maladie, dès aujourd'hui, loin du roi
très noble jusque chez les Hyperboréens.
Alors Philippe offrira sur les autels la fumée de l'encens
dans l'heureux sacrifice d'un sanglier qui hante les montagnes

Le problème est de savoir qui est le roi très noble, le roi excellent. L'éditeur P. Waltz (1937) commentait : « probablement l'empereur Auguste ». En Allemagne, Hermann Beckby (1957) déployait la série des personnages proposés ¹ : « G. Arruntius Camillus Scribonianus, consul en 32 p. C. (Hillscher) ; Caligula, qui fut gravement malade en octobre-novembre 37 (Cichorius) ² ; Auguste (Waltz) ». W. Peek avait évoqué et Caligula et Claude ³. La discussion était

1. Tome I, p. 671. Les textes en langue étrangère sont ici ordinairement traduits.

2. Les pages de C. Cichorius dans *Römische Studien : historisches, epigraphisches, literaturgeschichtliches aus vier Jahrhunderten Roms* (Stuttgart, 1922), 346-347, ont joué un rôle essentiel dans la discussion. Il a utilisé un certain nombre d'épigrammes de l'Anthologie pour les mettre dans un contexte historique (Crinagoras, etc.).

3. *Realenc.*, s. v. *Philippos* 36 (1938), 2341 A : « βασιλεὺς ἐσθλοτάτος : Gaius d'après Cichorius, peut-être Claude d'après Müller » ; 2339 A : « entendre par ce *basileus* Gaius qui fut gravement malade à la fin de 37 (Cichorius) reste en tout cas l'hypothèse la plus proche, bien que Müller ait indiqué la maladie de Claude ».

étendue dans le commentaire de D. L. Page en 1968 ⁴, « Prière pour que l'empereur soit guéri d'une maladie. Le « roi » ⁵ peut être l'un ou l'autre des trois premiers *Principes*. L'identification avec Auguste ⁶ est tout à fait possible. Tibère est moins vraisemblable ; car Philippe n'aurait probablement pas publié sous le règne de Gaius (ou plus tard) une épigramme priant pour que recouvre la santé un empereur dont la mort fut accueillie par une joie universelle. Claude et Néron sont exclus si, comme nous le croyons, la Guirlande fut publiée avant la mort de Gaius. Il nous semble le plus probable que le « roi » est Gaius et que l'épigramme se rapporte à la grave maladie qui le frappa très tôt dans son règne (octobre ou novembre 37). La mort de Tibère et l'accession au trône de Gaius furent bien accueillies à travers l'Empire ; prières et sacrifices furent offerts dans maintes cités et provinces quand sa vie fut en danger ⁷. Si cette identification est correcte, elle fournit un solide argument pour la conclusion que la Guirlande fut publiée pendant le règne de Gaius ; il n'est pas du tout vraisemblable que Philippe ait publié, après la mort d'un homme insulté maintenant comme un fou et un monstre, une prière pour qu'il recouvre la santé. D'un autre côté, s'il était montré que la Guirlande fut publiée après la mort de Gaius, le « roi » pourrait être Claude » ⁸.

La question fut radicalement transformée par une étude d'Alan Cameron s'attachant à montrer que diverses épigrammes de la Guirlande se plaçaient après Caligula, vers la fin du règne de Claude, sinon sous Néron ⁹. La prière à Artémis y joue son rôle ¹⁰. La maladie de Caligula, expose-t-il, « est certainement une possibilité sérieuse ; mais il serait absurde de penser qu'aucun autre empereur de la dynastie julio-claudienne ne fut jamais malade. Auguste est peut-être trop tôt pour Philippe, mais Tibère et Claude sont parfaitement

4. *The Greek Anthologie*, 2, *The Garland of Philipp and some contemporary epigrams*, p. 331-332 de son n° IV.

5. « Pour βασιλεύς = *princeps*, voir Antipater de Thessalonique, 291, et voir Cichorius, 347 ».

6. « Elle a la faveur de Waltz et Beckby ». Ce dernier n'a pas tranché.

7. D. Page renvoie aux textes classiques : Dion Cassius, Suétone et Pilon, en ajoutant : « nous suivons Cichorius ». Les inscriptions ne manquent pas d'intérêt ; voir ci-après.

8. L'éditeur cite ici Suétone, *Claud.* 31, et ajoute « qu'il fut toujours sujet à des fièvres selon Sénèque, *Apocol.*, 6 ».

9. *Gr. Rom. Byz. St.*, 21 (1980), 43-62 : *The Garland of Philipp*. Sur la question de la date de la Guirlande aussi K. HARTIGAN, *The poets and the cities, Selections from the Anthology about Greek cities (Beitr. kl. Phil.*, 87 (1979), 108-109 ; elle opte franchement pour Néron et la question d'Antiphilos, avec son épigramme sur Rhodes et Néron, joue un rôle important.

10. *Loc. cit.*, 53-54, n. III.

possibles. Claude était de nature malade et une sérieuse maladie, pour laquelle on offrit des vœux, est attestée en 52-53 (Dion Cassius, 61, 23, 9) ». « Il reste cette implication que le maître malade était sous la protection spéciale d'Artémis ou — dans un contexte romain — de Diane. Or de tous les empereurs julio-claudiens, le seul dont on connaisse l'intérêt particulier pour le culte de Diane est Claude. Nous n'avons même pas besoin de supposer une maladie sérieuse ».

Alan Cameron sort enfin de ce contexte rebattu : « Une autre possibilité ne semble pas avoir été considérée. Le *basileus* peut n'être pas du tout un empereur romain. Il pourrait être l'un des nombreux roi-clients, qui sont associés à Philippe et ses confrères en poésie : Hérode Agrippa de Judée, Polémon du Pont ou Cotys de Petite Arménie, tous nommés par Gaius, mais continuant bien sous le règne de Claude. Il est tout à fait possible que Philippe, dont les talents, comme nous le verrons ¹¹, furent employés à la cour d'Hérode, fasse allusion à la maladie fameuse qui l'emporta si dramatiquement en 44 » ¹².

C'est un progrès décisif d'avoir cherché un roi-client dans le *basileus*. Je dirai même que le titre ne peut — ici — désigner l'empereur quel qu'il soit. En rejet, au début du second pentamètre, ainsi mis en valeur, le *basileus* est apprécié comme ἐσθλότατος. Ce terme banal convient à un roi-client, certainement pas à l'empereur, au maître du monde. Ce ne serait pas se faire apprécier que de lui décocher cette épithète, — inouïe dans toute titulature impériale, officielle ou privée.

Mais le choix d'Hérode n'explique aucune des énigmes de l'épigramme, et d'abord la place d'Artémis dans cette prière de guérison. D. Page remarquait déjà : « Artémis est spécialement la protectrice des femmes et des enfants ; il n'est pas habituel de l'invoquer en faveur d'un homme adulte ». Alan Cameron l'a senti aussi : « L'imagerie de chasse dans le poème est énigmatique. Artémis n'est pas normalement une déesse guérisseuse et, vraiment, elle ne s'intéresse pas à des hommes. Si le Λαφρίη (épithète d'Artémis) de Reiske est accepté pour le λαθρίη du Palatin dans Léonidas, *AP*, VI, 300, 1. 12, il est vraisemblable qu'à un niveau littéraire Philippe fut influencé par ce poème tant imité ¹³ ».

11. C'est l'objet des pages 54-55 sur *AP*, IX, 778, sur la tapisserie tissée par Kypros, femme d'Hérode Agrippa, roi de Judée de 37 à 44.

12. « Josèphe, *Ant. Jud.*, 19, 146 ; *Actes des Apôtres*, 12, 23 ».

13. Léonidas prie la déesse, comme elle l'a tirée de la maladie, de le tirer de la pauvreté, ἦν δὲ μ'ἔθ', ὡς ἐκ νόσου ἀνειρύσω, ὦδε καὶ ἐχθρῆς / ἐκ πενίης ῥύση, δέξο χιμαίροθύτην. La correction de Reiske me paraît palmaire (M. GIGANTE, *L'edera di Leonida* (Naples, 1971), 129-131, conserve le texte du manuscrit λαθρίη) et nous apprendrions

L'épigramme indique clairement le caractère et le pouvoir de l'Artémis invoquée par Philippe. Le vers 1 la situe dans les montagnes, son domaine ¹⁴, ἡ θαλάμους τοὺς ὀρέων ἔλαγχες ¹⁵ ; ce distique emprunte les termes de la poésie hymnique. Le thème de la montagne sera repris par le mot qui clôt la pièce, ὀρειονόμον.

Non moins surprenant est le sacrifice promis pour la guérison, καλλιθυτῶν κάπρον sacrifice d'un sanglier. La bête sauvage est un objet rare dans le sacrifice ¹⁶. Il s'agit — ordinairement — de cerfs pour Artémis. Dans le sanctuaire d'Artémis installé par Xénophon à Skillonte, on offre aussi à la déesse, avec les bêtes nourries sur le domaine, des bêtes prises à la chasse ¹⁷. La montagne boisée de Pholoè fournissait sangliers, chevreuils et cerfs, τὰ δὲ ἐκ τῆς Φολόης σύες καὶ δορκάδες καὶ ἔλαφοι. Des sangliers sont sacrifiés à Apollon au sanctuaire arcadien du Lycée ; à Samos Héra reçoit l'épithète de καπροφάγος ¹⁸.

Ainsi l'épigramme de Philippe nous fait connaître un pays de montagnes, Artémis et le sacrifice du sanglier, un roi-client. Précisément l'un des rois-

ainsi que le Tarentin s'est réfugié en Étolie, à Calydon, dont la grande déesse était Artémis Laphria avec ses fêtes confédérales. Une telle déesse poliade a tendance à devenir plus ou moins universelle dans ses attributions. Dans le cas présent, on ne voit guère comment l'imitation d'une épigramme aurait de telles conséquences culturelles.

14. D. Page explique : « ἡ ... ἔλαγχες, conventional phrasing ; cf. LSJ s. v. λαγχάνω I, 1 ». Ce n'est pas conventionnel ; c'est fixer en pleine nature sauvage le domaine de la déesse et c'est le ton de l'hymne. Antiphilos de Byzance, *AP*, X, 17, invoquant Apollon comme dieu des sommets, écrivait : σὺ δ' ἡμόνος ἄκρα λογογγῶς ; cf. *J. Savants* 1979, 260 et 277.

15. Ces lieux sont le séjour d'Artémis. D. Page traduit : « whose lost is cast in the mountains dwelling places ». On peut se demander si le mot n'a pas le sens de θαλάμη ; sur ce mot, cf. A.S.F. Gow, *JHS* 1960, 91 sur les θαλάμαι comme retraites des animaux, antre de Trophonios, lieux sacrés des Dioscures, antres de Cybèle. D'où la traduction « antres des montagnes » que j'ai risquée. Θαλαμίς désigne une chambrette pour un Apollon oraculaire dans le prytanée d'Éphèse (*Bull. Épig.*, 1982, 298), une chambre funéraire en Phrygie (*ibid.*, 1981, 565).

16. P. STENGEL, *Opferbräuche der Griechen* (1910), 197-202 et 227 : *Wild- und Fischopfer*. Pour les poissons, voir *Hellenica*, IX, 82 et pl. V, 3 ; cf. Th. WÄCHTER, *Reinheitsvorschriften im gr. Kult (Relig. Vers. und Vorarb., IX 1* (1911), 95.

17. *Anabase*, V, 3, 9-10 : καὶ τῶν θυομένων ἀπὸ τῆς ἱερῆς νομῆς λάχος, καὶ τῶν θηρομένων δέ. Vont à la chasse pour l'occasion les fils de Xénophon et ceux d'autres citoyens, et aussi des hommes. A Patrai, dans le culte d'Artémis Laphria transporté de Calydon, sont brûlés vifs sur l'autel dans le sacrifice annuel ὄρνιθὰς τε τοὺς ἐδωδίμους καὶ ἱερεῖα ὁμοίως ἅπαντα, ἔτι δὲ ὕς ἀγρίους καὶ ἐλάφους καὶ δορκάδας, οἱ δὲ (parmi les particuliers) καὶ λύκων καὶ ἄρκτων σκύμους, οἱ δὲ καὶ τὰ τέλεια τῶν θηρίων ; Pausanias a même vu un ours (Pausanias, VII, 18, 12).

18. Liliane DOBSON, 'Ἱερὰ Ζώια, *Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque ancienne* (1978), 127-128.

clients à l'époque de Caligula était le roi de Thrace Rhoimétalcas III, le dernier de la dynastie et qui devait mourir en 44, tué par sa femme ; dès lors la Thrace fut transformée en province romaine.

Un décret de Cyzique nous renseigne sur ce roi, fils de Tryphaina, et sur ses liens avec Caligula¹⁹. Il est daté ἐπὶ Γαίου Καίσαρος ἱππαρχέω, c'est-à-dire que Caligula est magistrat éponyme²⁰. Le décret commence par un éloge, emphatique comme il se doit, du Nouveau Soleil qu'est le nouvel empereur, ἐπεὶ ὁ νέος Ἥλιος Γάιος Καῖσαρ Σεβαστὸς Γερμανικὸς συναναλάμψαι ταῖς ἰδίαις αὐγαῖς,²¹ καὶ τὰς δορυφόρους τῆς ἡγεμονίας ἠθέλησεν βασιλέας. Ainsi sont introduits aussitôt les rois-clients sous la forme d'une martiale escorte de l'empereur ; les rayons de ces royautes brillent en même temps que ceux de l'empereur. Ils sont nommés peu après dans le flot de cette rhétorique, τοὺς Κότυος παῖδας Ῥοιμητάλκην καὶ Πολέμωνα καὶ Κότυν συντρόφους ἑαυτῶν γεγονότας εἰς τὰς ἐκ πατέρων καὶ προγόνων αὐτοῖς ὀφειλομένας ἀποκαθέστακον βασιλείας ; les rois sont les compagnons de l'empereur et celui-ci les a rétablis dans leurs royautes ancestrales²². Rhoimétalcas, fils de Cotys III et d'Antonia Tryphaina, était par sa mère parent du nouvel empereur²³. Le décret honore « Rhoimétalkès, Polémon et Kotys et leur mère Tryphaina » et prescrit une solennelle réception d'accueil par tout le peuple de Cyzique, ὑπὸ τὴν εἴσοδον αὐτῶν, avec vœux pour le pouvoir éternel de Gaius et le salut des rois. Leur mère Tryphaina est « fille de rois et mère de rois ». Rhoimétalcas et Polémon « s'associeront dans les actes cultuels et les fêtes à leur mère qui célèbre les

19. *Sylloge*³, 798.

20. *Et. épigr. phil.*, 146, donne une liste des rois et empereurs éponymes dans les cités, que nous avons tenue à jour à plusieurs reprises ; ainsi *Rev. Phil.* 1974, 210-214, avec bibliographie de la note 195.

21. Texte épigraphique essentiel, le décret *Sylloge*³, 797 (*I. Assos*, 26) : ἐπεὶ ἡ κατ' εὐχὴν πᾶσιν ἀνθρώποις ἐλπισθεῖσα Γαίου Καίσαρος Γερμανικοῦ Σεβαστοῦ ἡγεμονία κατήντησεν οὐδὲν δὲ μέτρον χάρις εὐρημεν ὁ κόσμος, πᾶσα δὲ πόλις καὶ πᾶν ἔθνος ἐπὶ τὴν τοῦ θεοῦ ὄψιν ἔσπευκεν ὡς ἂν τοῦ ἡδίστου ἀνθρώπου αἰῶνος νῦν ἐνεστῶτος. Pour les documents de Chios, cf. *Opera Minora*, I, 499-501.

22. C'est la confirmation documentaire de la phrase de Suétone, *Caligula*, 16 : *ac si quibus regna restituit, adiecit fructum omnem vectigaliorum et redditum medii temporis ut Antiocho Commageno sestertium millies confiscatum*. Pour Antiochos IV de Commagène, stéphanéphore éponyme à Chios, cf. *Et. épigr. phil.*, 134-136, 140-142, 143, et pl. II. Pour les offrandes du dernier roi, Philopappos, installé à Athènes et qui fut archonte et agonothète des Dionysies, *IG*, II², 4511, voir *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine*, 279 : don des vêtements de cérémonies, ceinture, strophion et [π]ᾶλλον (non pas [κορ]ᾶλλον).

23. Sur sa famille, voir B. LENK, *Realenc.*, s. v. *Thrake* (1936), 451-452 ; tableau généalogique dans G. MIHAILOV, *IGBulg.*, I², p. 368, sur les inscriptions du recueil 377 et 378.

concours en l'honneur de la déesse, nouvelle Aphrodite, Drusilla », sœur de Caligula. Le décret « concerne la piété envers l'auguste empereur et l'honneur à rendre aux rois ». Dans un second décret ²⁴, la ville célèbre les grands travaux effectués par Tryphaina pour les ports de la ville ; il est question. l. 11-12, des instructions données à son fils, 'Ροιμητάλκκα βασιλεῖ Κότυος υἱῶ. Le roi de Thrace était chargé d'une tâche spéciale ; il était le plus proche de la ville, nouvelle illustration des rapports étroits entre les deux côtes de la Propontide ²⁵.

Ce roi « très noble, excellent » se place dans un paysage de montagnes, l'Haimos et le Rhodope, cette imagerie géographique ²⁶ si recherchée dans la littérature antique, dans la poésie latine, et si connue des historiens antiques.

Là régnait à travers montagnes et plaines la déesse Artémis, la chasseresse à l'arc, au carquois et aux bottes de chasse, Artémis avec son cerf dans la forêt, le chien poursuivant le sanglier, depuis Hérodote, V, 6-7, jusqu'aux reliefs votifs ²⁷. Elle est bien la θηροσκοπος, τοξότης. Sur les reliefs des rochers de Philippes — art populaire — elle est la déesse à l'arc (51 reliefs), à la lance (7 reliefs) ; trois fois elle frappe le cerf ²⁸. Diane, Artémis ou Bendis, elle est la déesse nationale.

Le sanglier est lui aussi, peut-on dire, l'animal national. Souvent il est figuré sur les stèles du Cavalier thrace ²⁹ courant, poursuivi ou faisant front contre le chien et contre le cavalier à la lance, les soies hérissées ³⁰. C'est bien la bête débusquée qu'il convient de sacrifier pour la santé du roi de Thrace, κάπρον ὄρειονόμον. A Argos, une stèle du début de l'époque hellénistique donne la proxénie et la théorodoquie à un Thrace, fils d'un Seuthès ; or un parasème, qui occupe toute la largeur de la pierre, porte en relief la partie

24. *Sylloge*³, 799. Cf. Ad. WILHELM, *Anat. St. Ramsay* (1923), 418-431, avec d'importantes modifications et révisions de la pierre par W. H. Buckler, portant aussi sur *IGR*, IV, 144 (pour ce dernier décret, voir aussi Ad. WILHELM, *Jahreshefte*, 24 (1929), 188-191 ; 26 (1930), 143-144).

25. Voir là-dessus mes réflexions, avec les faits allégués, *Studia Class.*, 16 (1974), 61-74 : *Périnthe et Apamée*.

26. Voir OBERHUMMER dans *Realenc.*, s. v. *Thrake*, 398 B-399 A.

27. Sur Artémis en Thrace, G. KAZAROV, *loc. cit.*, 505-508.

28. Voir P. COLLART et P. DUCREY, *Philippes*, I : *Les reliefs rupestres* (1975), pp. 201-227.

29. Il suffit de renvoyer aux images du Cavalier dans le recueil de G. KAZAROV, *Die Denkmäler des trakischen Reitergottes in Bulgarien* (1938, texte et tant d'images sur les 89 planches).

30. La plus belle image au n° 3, le chien mordant la cuisse. Ce détail se reconnaît sur d'autres reliefs.

antérieure jusqu'à l'arrière-train d'un sanglier bondissant vers la gauche, les soies hérissées³¹. C'est l'animal qui orne la stèle des honneurs décernés au Thrace, sans doute membre de quelque famille régnante. On voit par là le lien étroit entre le sanglier et la Thrace.

Ainsi est expliqué le rapport entre la Thrace et l'épigramme de Philippe de Thessalonique. De tout temps, entre la patrie de Philippe et la Thrace les relations étaient constantes. J'ai expliqué une inscription où j'ai reconnu que Rhoimétalcas II, quand il était dynaste des Thraces avant de devenir leur roi, avait exercé à Thessalonique la charge de prêtre et agonothète d'Auguste³², — belle attestation des rapports entre cette ville et les dynasties thraces.

Rhoimétalcas III se faisait largement connaître des cités grecques. Il fut ainsi stéphanéphore éponyme à Chios : Ἀπολλώνιος Ἀπολλωνίου στεφανηφόρος ἀποδειχθεὶς εἰς τὸν ἐνιαυτὸν τὸν μετὰ στεφανηφόρον βασιλέα Ῥοιμητάλκην ἔδωκεν τῷ δήμῳ δωρεὰν τῆς στεφανηφορίας εἰς σίτου ὠνὴν δραχμὰς μυρίας³³. Dans des fragments d'une liste qui doit être celle des stéphanéphores éponymes³⁴ et où figurent Antiochos IV de Commagène et sa sœur-épouse Iotapè, [β]ασιλεὺς μέγα[ς] Ἀντίοχος φιλόκαισαρ, [Ἰω]τάπη βασιλέως [Ἀντιό]χου γυ[νῆ] on retrouve notre personnage, [Ῥοι]μητάλκας [φιλό]καισαρ.

Il fut encore archonte éponyme à Athènes. Une liste d'éphèbes porte cet intitulé en forme de dédicace : Οἱ ἐφηβεύσαντες ἐν τῷ ἐπὶ βασιλέως Ῥοιμητάλκα νε(ωτέρου) Ἐρμῆ³⁵. Une autre mention de cette charge remplie par le roi des Thraces est gravée sur une colonne, à l'entrée Ouest de l'Acropole avec les noms des « portiers » de cette année :

ἐπὶ Ῥοιμητάλκα νε(ωτέρου)
Γ[άιος] Καῖσαρ αὐτοκράτωρ ἀνεδείχ[θη],
εὐσεβεῖς πυλω[ροί]
Νικίας Ἀντιγόν[ου] Παλληγεύς
Νι - - - - - Παλληγεύς
σαλπικτῆς Ἀίσχίνης Διονυσίου Ἐπικηφίσιος.

31. M. PIÉRART dans *Études Argiennes* (BCH Suppl. VI ; 1980), 270-272, avec photographie.

32. *Rev. Phil.* 1974, 215. L. 3-5 : ἱερέως καὶ ἀγω[νοθέτου] αὐτοκρά[τορος] Καίσαρος, θεοῦ υἱοῦ, Σεβαστοῦ [Γ. Ἰουλίου Ῥοιμητάλκου] δυνάστου. Cf. ci-dessus note 20.

33. *IGR*, IV, 941 ; L.R., *Et. épigr. philol.*, 139 : « Apollônios, désigné comme stéphanéphore pour l'année qui suit la stéphanéphorie du roi Rhoimétalkès, a versé (sens normal de δίδοναι) au peuple en cadeau, à titre de *summa honoraria* pour la stéphanéphorie, une somme de 10 000 drachmes à employer pour l'achat de blé ».

34. *IGR*, IV, 940 ; cf. *Et. épigr.* 135-136.

35. *IG*, II², 1967. Les lignes 20-23 de la liste plus complètes, d'après des copies de Vernon (1675) et de Wheler (1676) publiées par B. D. MERRITT, *Studies Shear*, 225.

Le roi-archonte a tenu à marquer que son année de magistrature avait été marquée par un événement hautement faste et mémorable : Caligula fut proclamé empereur. On sent le lien personnel entre l'empereur et le roi, son compagnon. Les vicissitudes des temps ont voulu que, moins de quatre ans après, le nom devenu maudit ait été martelé et qu'il n'en reste lisible que le *gamma* initial. P. Graindor a montré que cet archontat se plaçait en 36-37³⁶.

On voit par ces inscriptions d'Athènes et de Chios l'ouverture du roi des Thraces sur les villes de la Grèce et comment ces villes profitaient de la richesse de ce roi, comme des autres, par le gros cadeau qu'elles recevaient de lui ; sa *summa honoraria* ne pouvait être que somptueuse.

P. Graindor admet judicieusement que le roi séjourna à Athènes, ce qui ne veut pas dire qu'il y passa une année entière. Nous verrons plus loin qu'une troisième inscription d'Athènes atteste clairement qu'il y donna des fêtes remarquées.

Peut-être apprendra-t-on un jour qu'il fut magistrat éponyme à Thessalonique. Le roi ayant été gravement malade, le poète Philippe de Thessalonique rédigea le vœu poétique d'immoler un sanglier si Artémis, déesse nationale, sauvait le roi. Tous les traits essentiels — le roi, la déesse Artémis, le sanglier des montagnes — étaient assez clairs pour le destinataire et pour les lecteurs du temps ; il n'y avait pas à nommer l'auguste malade et c'est l'art de l'épigrammatiste que de le caractériser sans vouloir faire entrer le nom Rhoimétalcas dans un distique.

Alors aussi on aperçoit une pointe : chasser la maladie — c'est l'*apopompè* rituelle — jusque chez les Hyperboréens³⁷. Les neiges de la Thrace sont proverbiales et le rude climat³⁸. La Thrace est le pays de Borée. Borée est le

36. *Athènes de Tibère à Trajan* (1931), 36-37.

37. D. Page commente cette mention en écrivant : « as in Antipater of Thessalonica 606 ». Il s'agit de l'épigramme *AP*, IX, 550 ; PAGE, *Garland*, 95-96, n. XCIV. C'est un morceau assez sarcastique et pédant sur Ténos et Délos : Ténos avait quelque gloire ; elle la tenait des Boréades ailés πτηνοὶ Βορηιάδαι (Zétès et Calais, qui furent tués par Héraclès). Délos aussi, Ὀρτυγίη, οὐνομα δ'αὐτῆς ἤρχετο Ῥιπαίων ἄχρις Ὑπερβορέων « maintenant, Ténos, tu es en vie alors qu'elle ne l'est plus ; qui donc eût imaginé de voir Délos plus déserte que Ténos, ὄψεσθαι Τήνου Δῆλον ἐρημοτέρην ». C'est un témoignage sur l'abandon de Délos à l'époque impériale, sa complète décadence après sa renommée qui allait jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, les monts Ripaia mythiques et les Hyperboréens. C'est autre chose que chez Philippe. Cf. K. HARTIGAN, *The poets and the cities*, 18-20.

38. OBERHUMMER dans la *Realenc.* s. v. *Thrake*, 400 B.

Thrace, Θρήξ, Θρηίκιος³⁹, depuis Hésiode⁴⁰, chez Tyrtée, Euripide, Théocrite⁴¹, quatre fois chez Apollonios de Rhodes, chez Antipater de Sidon⁴² jusqu'à Nonnos, 48, 238. C'est au sommet de l'Haimos qu'était sa grotte selon Callimaque, *Del.*, 63-65 ; des deux gardiens placés par Héra pour empêcher les couches de Léto, Arès :

ὁ μὲν πέδον ἠπειροιο
ἤμενος ὑψηλῆς κορυφῆς ἐπι Θρηίκιος Αἴμου
θοῶρος Ἄρης ἐφύλασσε σὺν ἔντεσσι, τὰ δὲ οἱ ἵππω
ἐπτάμυχον Βορέαο παρὰ σπέος ἠυλίζοντο.

« l'un, assis sur la plus haute cime de l'Haimos thrace, l'impétueux Arès surveillait en armes la plaine du continent ; ses deux chevaux étaient en plein air près de l'ancre aux sept grottes de Borée ». C'est donc au delà de la Thrace qu'Artémis doit chasser la maladie, chez les Hyperboréens, loin du royaume de Borée.

Sur une colonne de marbre à Athènes est gravée sommairement une couronne, entre deux palmes à multiples rameaux ; au-dessus cette inscription⁴³ :

Βασιλεῖ 2 Ῥοιμητάλκῃ ἀγωνιζόμενος	4 Σαραπίων ταυροκαθάπτῃς.
---	------------------------------

Ainsi le participant à un « exercice des taureaux » — spécialité agonistique très précise — fait une dédicace au roi Rhoimétalcas. Il a été vainqueur dans cette joute puisqu'il a reçu la couronne et les palmes. J'entends qu'il reporte l'honneur et les emblèmes de cette victoire sur le roi, comme on reporte soit à sa patrie, soit à une autre ville, soit même à un autre personnage la couronne que l'on vient de conquérir et de recevoir⁴⁴. Cimon, vainqueur dans le concours

39. Les références dans BRUCHMANN, *Epitheta deorum quae apud poetas Graecos leguntur* (1893), s. v.

40. *Erga*, 553 : πυκνὰ Θρηίκιου Βορέω νέφελα κλονέοντος.

41. 25, 91 : ἡὲ Νότοιο βίη ἡὲ Θρηίκος Βορέαο.

42. *AP*, VII, 303, épitaphe du petit Kléodémos, v. 3 : ὁ Θρήξ ἐτύμως Βορέης βάλεν εἰς ἀλὸς οἶδμα.

43. *IG*, II², 3156.

44. Voir un bon nombre d'exemples réunis et expliqués pour les grands concours *Rev. Phil.* 1967, 17-26. Nouveaux témoignages dans une liste de vainqueurs aux Rômaia fédérales de Xanthos, *Rev. Arch.* 1978, 277-290, aux pages 286-288. Ajouter, d'après Pausanias, VI, 2, 3, que le Spartiate Lichas, en 420, fit courir son char sous le nom de Thèbes et fit proclamer Θηβαίων δῆμος.

hippique à Olympie, fait proclamer Miltiade, une autre fois Pisistrate. A Termessos de Pisidie, un vainqueur à la lutte couronne l'empereur Commode, αὐτοκράτορα Καίσαρα... Κόμμοδον ἐστεφάνωσεν ⁴⁵. Un trompette d'Hermoupolis, vainqueur aux Olympia d'Alexandrie, fait proclamer vainqueurs, ἀνεκήρυξεν, l'empereur et l'impératrice, Gallien et Salonine. Néron, dans ses victoires dans les concours grecs, « couronne le Peuple Romain et l'Univers qui lui appartient », στεφανοῖ τὸν τε τῶν Ῥωμαίων δῆμον καὶ τὴν ἰδίαν οἰκουμένην. J'ai inséré dans cet ensemble l'inscription athénienne du vainqueur du taureau ⁴⁶. Ainsi s'explique le présent ἀγωνιζόμενος. Il a toujours été clair que le roi Rhoimétalca, lors de sa charge d'archonte, avait fait célébrer des *taurokathapsia*, spectacle prestigieux ⁴⁷.

Cela nous mène à une autre épigramme de Philippe de Thessalonique, *AP*, IX, 543 ⁴⁸ :

Θεσσαλῆς εὐῖππος ὁ ταυρελάτης χορὸς ἀνδρῶν
 χερσὶν ἀτευχῆτοις θηρσὶν ὀπλιζόμενος
 κεντροτυπεῖς πῶλους ζεῦξεν σκιρτήματι ταύρων,
 ἀμφιβαλεῖν σπεύδων πλέγμα μετωπίδιον
 ἀκρότατον δ'ἔς γῆν κλίνας ἅμα κεῦροπον ἄμμα
 θηρὸς τὴν τόσσην ἐξεκύλισε βίην.

Avant de traduire cette pièce, rappelons encore les textes essentiels, d'abord celui de Suétone dans la Vie de Claude, 21 : *Thessalos equites, qui feroces tauros per spatia Circi agunt insiliuntque defessos et ad terram cornibus detrahunt*, « des cavaliers Thessaliens qui poursuivent de sauvages taureaux à travers l'étendue du Cirque, sautent sur les bêtes fatiguées et les couchent sur le sol par les cornes ». Brève présentation dans Dion Cassius, 61, 9, sur les spectacles donnés par Néron : ἐν δὲ τινι θεῶ ἀνδρες ταύρους ἀπὸ ἵππων συμπαραθέοντες σφισι κατέστρεφον, « dans un certain spectacle des hommes terrassaient des taureaux depuis leurs chevaux en courant ensemble auprès d'eux ». Pline l'Ancien, 8, 182 : *Apud Thessalorum gentes inventum est equo iuxta quadrupedante cornu intorta cervice tauros necare*, « chez les peuples de Thessalie,

45. A la mort et à l'abolition de la mémoire de l'empereur on effaça son nom ; quand sa mémoire fut rétablie par Septime Sévère, le nom fut regravé, précédé du mot θεός, puisque l'empereur était défunt.

46. *Rev. Phil.* 1967, 31-32.

47. Il n'est pas dit que Sérapiôn ait « vaincu ». La fête ne comporte pas une compétition entre concurrents. Il suffit, je pense, que le personnage ait terrassé son taureau. Il reçoit dès lors la couronne et la palme.

48. D. PAGE, *loc. cit.*, n. 54 (p. 359-360 du commentaire). La traduction de Page (tome I) est reproduite par Alan CAMERON, *loc. cit.*, 56.

Il saisit sur l'autel un éclat de bois, *σχίζαν τῶν ἐπικειμένων τοῖς βωμοῖς ἀναρπάξει*, et saute sur un cheval ; il presse l'animal du talon et le pousse sans arrêt en se servant de l'éclat de bois comme d'un fouet, *μωπιίζει τε τῇ πτέρνῃ τὸν ἵππον καὶ ἀντὶ μάστιγος τῇ σχίζῃ συνεχῶς ἐπισπέρχων ἐπὶ τὸν διαδράντα τῶν ταύρων ἤλαυνε* (ce dernier mot est technique ; cf. *ταυρελάτης*). L'éperon, d'usage restreint, n'a pas sa place dans ces exercices de voltige et de force. Comme on le voit sur le relief de Smyrne que je présente ci-après, figure 1, ces cavaliers n'ont même pas de housse et montent à cru. On presse la monture du talon et aussi avec un aiguillon ⁵² ; celui-ci sert pour arriver à la hauteur du taureau ; on le laissera tomber quand on aura besoin des deux mains pour saisir le taureau par les cornes. Théagène se sert même de son aiguillon-éclat de bois pour irriter le taureau et l'épuiser par une course rapide, *ὕπνυττων τε ἄμα καὶ εἰς ὀξύτερον δρόμον τὸν βοῦν ἐρεθίζων*.

Au vers 4, P. Waltz a cru que *πλέγμα* était un lacet et qu'on tirait sur une corde ⁵³. On a vu ordinairement que le *πλέγμα μετωπίδιον* était la prise sur la tête du taureau par les mains du cavalier et que le *ἄμμα* était l'enlacement du lutteur, comme des textes l'attestent clairement ⁵⁴. Le poète a naturellement employé pour la lutte entre l'homme et le taureau les termes techniques de la lutte. Il a célébré ailleurs des lutteurs ou pancratiastes avec les mots techniques ⁵⁵.

Le dernier pentamètre ⁵⁶ élargit la chute du taureau jusqu'à un symbole :

52. WALTZ : « les chevaux qu'excite l'aiguillon ».

53. « Se hâtant de lancer à leur front le lacet qui l'enserme et, tirant à terre ce lien, qui, à bout de corde, obéit aussitôt à leur impulsion ».

54. Repris par D. PAGE : « *πλέγμα μετ.* : a binding round the forehead », i. e. a twisting of the arms round the top of the head. Cf. Heliodor., *τοὺς πήχεις δὲ οἰοει στεφάνην περιθεῖς καὶ εἰς ἄμμα τοῦ ταυρείου μετώπου τοὺς δακτύλους ἐπιπλάξας* [ayant placé ses bras comme une couronne et ayant entrelacé ses doigts pour nouer le front du taureau]... », « *ἄμμα* is the wrestler's « knot », i. e. his clinch ; the twist of the arms round the opponents ; cf. Plut., Fab. 23 (*ἀθλητῶν*) *ἄμματα καὶ λαβὰς* ; Alcib., 2 *ἄμματα* = the wrestler's clinching arms. Heliod., *l. c.*, *Εὐροπον εὖ καταρρέπον*, « bending downward. The phrase « bending the clinch-hold well downward » = « bending the clinch-held horns (or head) well downward ». *Κλίνας εὐροπον ἄμμα* is a typical piece of phrase-making, and *ἀκρότατον* is easily combined with *ἄμμα* for the hold is indeed as high up as possible. The only difficulty here is in the words *ἄμα* × (*αί*) *ἄμα* ; seems a mere stop-gap, and such different epithets as *ἀκρότατον* and *εὐροπον* ought to be asyndetic, not coupled by *καί*. In a more talented writer we should suspect corruption of the text ; in Philip the fault may be accepted ». BECKBY : « und hart an den springenden Bullen flocht er die Arme dem Stier jäh um die Stirne herum ».

55. Voir ci-après.

56. Beckby traduit le dernier distique : « Nieder zur Erde dann beugten den Kopf die drückenden Arme ; stürzend, so stark es auch war, rollte am Boden das Tier ».

le premier et le dernier mot le marquent : *θηρός*, la bête brute, et *βίη*, la force brutale. Le chœur des cavaliers de ses mains nues fait tomber en roulant — le verbe *ἐξεκύλισε* évoque bien la position du taureau sur les deux reliefs ci-après — cette masse de violence de « la bête », *θηρός τὴν τόσσην βίην*.

Sur les *taurokathapsia*, Alan Cameron, reproduisant avec le texte la traduction de Page, notait ⁵⁷ : « Rather than the antiquated documentation in Gow and Page, II, 3, 359, consult Louis Robert, « Les gladiateurs dans l'Orient grec » (Limoges, 1940), 318-319 » ⁵⁸. Outre les textes, rassemblés depuis très longtemps, ce livre reprenait les inscriptions de l'époque impériale ⁵⁹ : à Ancyre, n. 86, l. 47 (sous Tibère) ⁶⁰, à Sinope n. 80 ⁶¹, à Pergame n. 265 ⁶², à Aphrodisias n. 137 ⁶³, à Smyrne n. 234 ⁶⁴. En Thessalie même, inscriptions de Larisa du 1^{er} siècle a. C. et 1^{er} siècle p. C., avec *ταυροθηρία, οἱ τὸν ταῦρον πεφειρακότες* ; on nomme cinq fois quatre hommes et une fois sept ⁶⁵. Il a été montré que, dès le v^e siècle, l'exercice était figuré sur les monnaies de Larisa ; car il faut interpréter ensemble le droit (homme luttant avec le taureau) et le revers (cheval au galop) ⁶⁶. Le spectacle fut introduit à Rome par César ⁶⁷ et Suétone atteste que Claude le donna à son tour. Alan Cameron en tire argument pour placer l'épigramme de Philippe — et donc la Guirlande — au moins sous le règne de Claude, après Caligula ⁶⁸. Il accorde d'ailleurs que « naturellement Philippe peut parfaitement l'avoir vu dans l'Est quelque part pendant ses voyages. LXV et LXVI [chez Page] sur des statues d'un lutteur et d'un pancratiaste montrent qu'il avait quelque familiarité avec le monde des fêtes

57. *Loc. cit.*, 56, note 15.

58. Si le livre fut imprimé à Limoges, il a paru à Paris dans la collection des Hautes Études, Histoire et philologie, fasc. 278. Réimpression photographique chez Hakkert, Amsterdam, en 1971.

59. D. Page renvoyait à quatre d'entre elles en recopiant les vieilles références au *CIG*.

60. Π. 17 : *ταυρομαχίαν καὶ [ταυρο]καθάπτας καὶ μονομάχων ζεύγη ν'.*

61. *ταυροκαθ[άψια] καὶ κυνηγέσιον καὶ [μονομα]χίαν.*

62. *ταυροκαθάψιν ἐπὶ δύο ἡμέ[ρας].*

63. *Φαμίλια Ζήνωνος... ἀρχιερέως μονομάχων καὶ καταδίκων καὶ ταυροκα[θαπτῶν]*, milieu du 1^{er} siècle p. C. Les *katadikoi* sont les condamnés livrés à Zénon pour être exécutés dans la *venatio* de l'amphithéâtre ; cf. *Fouilles d'Amyzon*, 263, n. 16.

64. *Ταυροκαθαψίων ἡμέρα β'*, deuxième jour du spectacle.

65. *Gladiateurs*, 319, note 2.

66. L. R., *Monnaies grecques* (1967), 109-110, après Fr. HERRMANN, *Z. für Num.*, 33 (1922), 33 sqq.

67. Pline, *loc. cit.* : *Primus id spectaculum Romae dedit Caesar dictator*. Il avait eu l'occasion de le connaître dans sa campagne en Thessalie contre Pompée.

68. En effet Suétone — auteur d'ailleurs de traités sur les sports grec et romain — cite ce spectacle, avec d'autres, après avoir écrit : *spectacula quoque complura et magni-*

grecques⁶⁹. Pourtant il a évidemment résidé pour un temps à Rome et c'est sans doute à Rome qu'il a dédié sa Guirlande à Camillus. Ainsi il y a une réelle possibilité que Philippe ait été directement inspiré par un spectacle patronné par Claude ». On a vu ci-dessus que, sous Caligula, un *taurokathapsion* avait été donné à Athènes par Rhoimétalcas, — ce roi de Thrace avec lequel Philippe était en relation d'amitié et pour la santé duquel il avait composé la prière pour Artémis.

Un relief de Smyrne, conservé à Oxford, nous avait donné l'image d'une de ces chasses au taureau thessaliennes : relief dans un cadre tout en longueur, avec l'inscription, sur le cadre du bas, Ταυροκαθαψίων ἡμέρα β⁷⁰. Je reproduis ici, fig. 1, la photographie aimablement envoyée par l'Ashmolean Museum en 1947. Il y a 5 groupes, tous tournés vers la gauche. Chaque cavalier est vêtu d'une courte tunique. Il porte une ceinture à cinq bandes, qui lui tient de façon efficace les reins et le thorax ; elle va de l'abdomen jusque sous les aisselles. Sur le cheval au galop le premier cavalier serrant des genoux sa monture se dresse, penché en avant ; il lève le bras droit en avant ; il doit être en pleine poursuite. Pour le second, la tête du cheval a dépassé celle du taureau ; le cavalier s'est tourné vers le spectateur et vers le taureau à sa gauche ; des deux mains il saisit les cornes. Le troisième galope. Le quatrième groupe montre, à gauche, le cheval arrêté, qui n'a plus son cavalier ; à droite, l'homme est assis sur le taureau renversé, dont les deux pattes postérieures battent l'air, dressées verticalement. C'est la posture décrite par Héliodore : le taureau fléchit sur les genoux, tombe la tête la première, roule sur les épaules et le dos ; les cornes sont fichées en terre et comme enracinées ; la tête immobile, les pattes s'agitent en vain et battent l'air dans le vide⁷¹ ; c'est l'image la plus dramatique. Enfin le dernier cavalier est en train de passer sur l'encolure

fica edidit, non usitata modo ac solitis locis, sed et commenticia et ex antiquitate repetita, et ubi praeterea nemo ante eum.

69. Cameron ajoute là : « as shown by L. ROBERT in *Entretiens Hardt*, 14 (Vandœuvres-Genève), 1968), 260 f. ». Il peut être permis de dire que les pages de ce mémoire, paru dans *L'épigramme grecque*, donnent quelque réalité à ces deux épigrammes sur des athlètes et au « chêne de Pergame », comme aussi aux trois épigrammes d'Antipater de Thessalonique, 107 [Page ; *AP*, VII, 692 sur l'athlète Glycon] et 110 (*AP*, VI, 526), où la documentation épigraphique transforme ce que l'on sait de Nicophon de Milet. Sur le n. 79 (*AP*, IX, 558, un coureur de Tarse), voir maintenant *BCH* 1977, 99-101.

70. *Gladiateurs*, n. 254. Photographie publiée par Arthur EVANS, *JHS* 1921, 257, fig. 9 et dans *Palace of Minos*, III, 230, fig. 161.

71. X, 30 : τά τε γόνατα ὑποσκελίζεται καὶ ἀθρόον ἐπὶ κεφαλὴν σφενδονηθεὶς κυμβαχός τε ἐπ' ὤμους καὶ νῶτα ῥιπισθεὶς ἤπλωτο ὑπτίος ἐπὶ πλεῖστον, τῶν μὲν κεράτων καὶ εἰς τὸ ἀκίνητον τῆς κεφαλῆς ῥιζωθέντων, τῶν σκελῶν δὲ ἄπρακτα σκαφόντων καὶ εἰς κενὰ ἀερονομούντων.

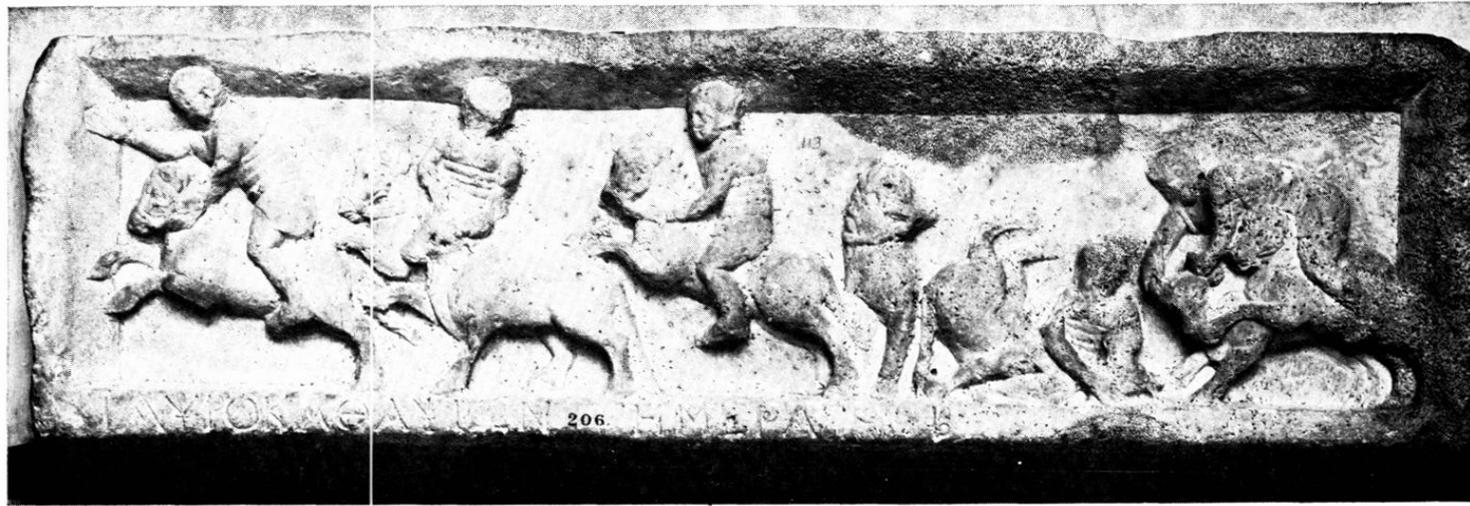


FIG. 1 et 2. — Maîtriser le taureau.

du cheval et de le quitter, car il a saisi les cornes du taureau qui s'arc-boute sur les pattes de devant.

Un autre relief, inédit, ici fig. 2, figure la scène de la victoire à Ephèse. Fragment de marbre blanc, brisé partout, sauf en bas où il y a une plinthe : 31 cm. de haut ; 39,5 de large, épaisseur de 5 cm (par derrière, lisse) ⁷². Le *taurokathaptès* est étendu sur le côté gauche, la jambe droite étendue et légèrement pliée, la jambe gauche repliée. Il est vêtu d'une courte tunique à manches courtes ; à la taille une large ceinture ; les cuisses sont couvertes de larges bandes ; les bras aussi ont des bandes. Le bras gauche touche la terre et enserre la tête d'un taureau plaquée contre le sol. Tout à fait à droite, contre la cassure, sans doute une patte de l'animal dressée en l'air. Le vainqueur lève le bras droit en l'air, signe de victoire. C'est le geste de Théagène : « Théagène était sur lui ; de ses mains seule la gauche était occupée à tenir solidement la bête ; il levait la droite vers le ciel et l'agitait sans cesse ⁷³ ».

Un autre monument encore se trouve depuis 1965 au musée de Stamboul dans le jardin ; c'est une haute base qui provient de Bizyè en Thrace. J'en ai reçu des photographies en diverses occasions ⁷⁴. Sur la face principale, l'inscription honorifique fig. 3 ⁷⁵. Sur la plinthe, Ἀγαθῆι τύχηι. Sur le corps,

	τὸν ἱερέα καὶ	Διονυσίου
	ταλαντάρχην	8 Μ. Αὐρ. Χαρίτων
3	δι' ὀπλων, δόντα	τὸν ἑαυτοῦ φίλον
	καὶ ἀνάλημψιν	Δ. Β. Δ. ⁷⁶
	καὶ ταυροκαθάψια	11 εὐτυχῶς.
6	Μ. Αὐρ. Καλανδίωνα	

Marcus Aurelius Charitôn honore son ami Marcus Aurelius Kalandiôn, fils de Dionysios. Ce dernier porte le titre de prêtre, non de grand-prêtre (ἀρχι-

72. Signalé *Opera Minora*, IV, 111 (voyage 1949) ; *Monnaies grecques*, 110 (avec l'erreur 'Pergame'). Dans Héliodore, sur le mugissement du taureau comme trompette de la victoire, voir *Monnaies grecques*, 108-112. Autres reliefs de gladiateurs et de chasses à Éphèse, *Hellenica*, VIII, 67-72 et pl. XXIV-XXVII (cf. *Bull. Épigr.*, 1977, 431) ; *CRAc. Inscr.* 1982, 243 et fig. 7.

73. *Loc. cit.*, Ἐπέκειτο δὲ ὁ Θεαγένης, ταῖν χεροῖν τὴν λαϊὰν μόνην εἰς τὸ ἐπερειδεῖν ἀπασχολῶν, τὴν δεξιὰν δὲ εἰς τὸν οὐρανὸν ἀνέχων καὶ συνεχῆς ἐπισειῶν.

74. Une série, incomplète de la scène du *taurokathapsion*, m'avait été envoyée par Nezhir Firatli aussitôt après l'arrivée au musée. Th. Drew-Bear en avait fait pour moi, en son temps, des photographies. Récemment j'ai reçu une série encore, complète, due à Gilbert Dagrón et Denis Feissel.

75. Nezhir Firatli.

76. C'est-à-dire δόγματι βουλῆς δήμου.

ερεύς). Mais il s'agit bien du culte impérial. Le titre de talantarchès n'est pas connu. Je suppose qu'il s'agit du *munerarius* qui a fait les frais d'un concours *talantiaios*. Le terme δι' ἑπλων, qui avait donné lieu à divers errements, fut expliqué par Henri Seyrig ; il signifie que le dignitaire eut le droit et la charge de donner des combats de gladiateurs ⁷⁷. Il a donné ἀνάλημψιν ; l'interprétation du mot tout seul est difficile. Il ne peut s'agir de la restauration d'un monument. J'incline à croire qu'il s'agit du fait que le personnage a assumé la charge de la prêtrise dont la couronne est l'insigne, *corona analempsiaca* comme il est dit à Nemi et à Ostie ⁷⁸. On pensera à un jour de fêtes et de générosités à cette occasion. Il a donné en outre le spectacle des fêtes consistant à « saisir le taureau ».

La figure 4 (encore due à Nezh Fıratlı) montre, plus en détail que la précédente, un combat de gladiateurs, qui a dû orner de façon traditionnelle le jour de fête. A droite s'élançait vers la gauche un rétiaire dans le costume ordinaire, jambes nues, comme aussi la tête, *subligaculum* et haute ceinture à plusieurs bandes, sur l'épaule et le côté gauches le *galerus*. L'homme tient horizontalement le trident des deux mains ; la main droite peut tenir en même temps le poignard selon l'usage ; le trident ne se termine pas par des pointes acérées, mais par un rectangle massif : le rétiaire cherche à faire sauter le bouclier de l'adversaire. Celui-ci est naturellement un gladiateur lourd ; casque à large collerette, bouclier rectangulaire du genou jusqu'au casque, bandes et cnémide à la jambe gauche, portée en avant. On songerait à un *secutor* à jambière unique, mais le bas de la jambe droite n'est pas visible. En position d'attente, l'homme tient dans la main droite un poignard à lame triangulaire et longue poignée, tenu en haut obliquement. Dans un petit cadre, au bas à droite, un gladiateur lourd partant à l'attaque, jambe droite en avant, grand bouclier, poignard tenu en l'air obliquement. Du sujet de gauche, en bas, il ne reste qu'un pied.

Sur le côté droit (fig. 5) est la jolie scène de la chasse au taureau en une image nouvelle. On en a un détail fig. 6 ⁷⁹. Le cavalier est pris en plein vol plané pour saisir les cornes du taureau qui galope. Le cheval ne s'est pas immobilisé comme celui du relief de Smyrne ; il a continué son galop et il a dépassé le taureau de presque toute sa longueur. Bizyè avait été la capitale

77. *BCH* 1928, 388-392. Voir *Gladiateurs*, p. 24, 93 (Traiana Augusta), 98, 107, 275. L'expression est spéciale à la Thrace (avec Thasos).

78. Ἀναλαμβάνειν τὸν στέφανον τοῦ θεοῦ (une série dans *Hellenica*, XI-XII, 459, note 2).

79. Fig. 5 et 6, photographies Dagron-Feissel.

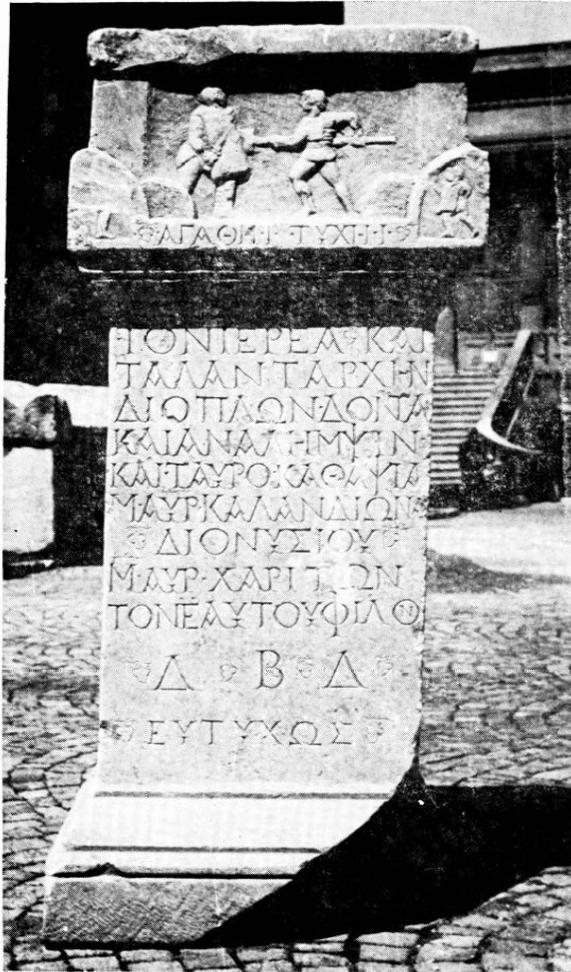


FIG. 3 et 4. — Base de Bizyè, gladiateurs.

des rois de Thrace, *intus Bizye arx regum Thraciae* (Pline, IV, 47). Le dernier roi, en tout cas, Rhoimetalkas III avait aimé le spectacle du *taurokathapsion* et avait dû le donner à sa cour comme à Athènes ; la fête s'était implantée dans la capitale et l'inscription l'atteste au II^e siècle avancé, au temps des deux Marcus Aurelius.

Le relief de gauche, fig. 7, montre dans la *venatio* l'exercice de deux spécialistes des ours, *ursarii*⁸⁰. Les reliefs sont maintenant nombreux qui les montrent dans leurs exercices⁸¹. Les deux principaux types illustrent deux tactiques de salut, sans arme. L'une est le saut périlleux avec la perche par-dessus l'animal courant ou sans la perche⁸². Sur le relief d'Ancyre de Galatie publié *Hellenica*, VIII, 42, l'homme saute par-dessus l'ours ; les parallèles me paraissent assurer cette interprétation. Ce m'est une occasion de compléter et de rectifier la description d'un relief de Smyrne que j'avais publié⁸³ et que j'ai revu au musée en 1950 en le nettoyant en partie de ses incrustations, qui déformaient des détails. L'homme saute à gauche, jambes écartées, par-dessus un ours qui bondit à droite. Il tient dans ses mains les deux armes, si l'on peut dire, de l'*ursarius* : le bras droit tendu horizontalement tient la *mappa* au-dessus de la tête de l'animal ; on en voit trois plis. La main droite, aujourd'hui disparue avec tout le bras, brandissait le fouet ; car au-dessus de la tête de l'homme, parallèlement au bord supérieur de la pierre, on reconnaît très nettement l'extrémité de la lanière. Ce n'est pas le saut avec la perche, *kontos*, ni le saut périlleux, roulé en boule. L'homme tient en mains les deux outils, *mappa* et fouet, de celui qui pratique l'esquive ; s'il a pu éviter d'être renversé de front par l'animal, il doit être exposé à un retour de la bête et il doit sauter n'importe comment.

Les deux tactiques représentées à la fois sur un relief d'Ephèse⁸⁴, sur celui d'Apri⁸⁵ et sur le relief à registres de Nysa⁸⁶. A Bizye deux représentations de ce thème bien composées : le groupe à gauche montre l'homme de face : *subligaculum* et, sur les reins, ceinture à trois bandes ; sa main gauche étendue tient la *mappa*, étoffe roulée, qui peut servir à tromper la bête, à

80. Photographie due à Nezih Firatlı.

81. Cf. *Gladiateurs*, 313-314 ; *Hellenica*, V, 87-89 ; VIII, 42-43, 59-60, 60-71 ; *Bull. Épig.* 1977, 431 ; 1981, 473 ; *CRAc. Inscr.* 1982, 246-248 ; 251-253.

82. Voir les monuments cités à la note précédente et spécialement *Bull. Épig.*

83. *Hellenica*, V, 86-87 et pl. XI 3 ; rectifié *ibid.*, 57, note 3 : ours, et non animal à cornes.

84. *Hellenica*, VIII, pl. XXVI 2 ; cf. p. 71.

85. *Gladiateurs*, pl. XXIV.

86. *CRAc. Inscr.* 1982, fig. 11 ; cf. pp. 251 et 253.



FIG. 5 et 6. — Base de Bizyé, maîtriser le taureau.

l'affoler ou à l'exciter ; le bras gauche, tendu de même, horizontalement, tient un fouet qui semble caresser le cou de la bête ; l'ours bondit à gauche et retourne la tête vers l'homme, la gueule ouverte ; la jambe gauche, étendue obliquement, révèle ce qu'a été le mouvement d'esquive qui a trompé la bête fonçant droit avec violence. Tableau antithétique à droite. Cette fois l'homme est vu de dos : même équipement avec la ceinture ; il tourne la tête à droite vers la bête qui, trompée, l'a dépassé, fonçant vers la droite, et retourne la tête vers lui, gueule ouverte ; il l'a frappée de son fouet sur le flanc droit.

Parmi les lampes de Tarse qui ont été publiées, l'une que l'on date du II^e siècle p. C. ⁸⁷ offre ce sujet : « Gladiateur de face avec tunique courte et haute ceinture ; il plonge un poignard dans un ours qui l'attaque à gauche ; sa main gauche tient une étoffe ou un filet (?) ». D'après la photographie, que je reproduis ici agrandie, fig. 8, et d'après les parallèles — on vient d'en voir —, il ne s'agit pas proprement d'un gladiateur ⁸⁸. C'est dans la *venatio* un *ursarius* dans son costume traditionnel, qui tient dans la main gauche pendante l'étoffe, la *mappa* ; il esquive — on voit les jambes entrecroisées — un ours debout qui bondit et l'*ursarius* le frappe avec un fouet. La belle lampe d'une collection syrienne que j'ai publiée *Hellenica*, VIII, pl. XXII 3 ⁸⁹, donne ce sujet dans un beau style.

Une gemme connue par un ancien dessin ⁹⁰, que je reproduis ici fig. 9, montrerait « l'ours savant *Eirene* avec son dresseur Marcellus. Celui-ci porte un fouet et il tient en l'air ce qui semble être un succulent morceau de viande. Le graveur lui souhaite bonne chance avec son élève ». En réalité, c'est le motif des lampes : l'*ursarius* tient la *mappa* et le fouet avec lequel il se protège contre l'ours dressé qui bondit. Vêtu d'une souple tunique collante, les reins

87. H. GOLDMANN (et F. F. JONES), *Excavations at Gözlü Kule, Tarsus*, I, *The Hellenistic and Roman periods* (1950), 115-116, n. 208. Pour la chronologie, p. 85 et 95. L'objet provient de Tarse et non des fouilles de Gözlü Kule.

88. Représentations de gladiateurs sur les lampes de Tarse : *ibid.*, p. 128, n. 400 (brisé, « guerrier ou gladiateur ») ; n. 401 (« debout, à droite ; casque, bouclier rond ») ; p. 110, n. 156 (pl. 99) avec parallèles (type répandu) ; p. 111, n. 157 (« portant un bouclier dans la gauche et une lame recourbée dans la droite » ; c'est donc un thrace) ; p. 134, n. 488 (il faudrait une reproduction) ; n. 449 (« gladiateur ou guerrier avançant à droite, épée dans la main droite, petit bouclier (?) dans la gauche »). Ajouter le n. 339, p. 125 et pl. 107 : « bouclier, jambières et autre équipement d'armoiries » ; il s'agit d'armes de gladiateurs, notamment le poignard recourbé du thrace, comme dans le n. 138, p. 109 et pl. 98, avec bibliographie de lampes de ce type ; cf. *Hellenica*, VIII, 69, n. 4.

89. Cf. p. 42, 71-72 et, pour les dimensions, p. 103.

90. J. M. C. TOYNBEE, *Papers Br. Sch. Rome*, 16 (1948), *Beats and their names in the Roman Empire*, 36 et pl. X, 29, d'après *Le gemme antiche figurate di Leonardo Agustini* (1669), V, pl. 32 (*non vidî*).

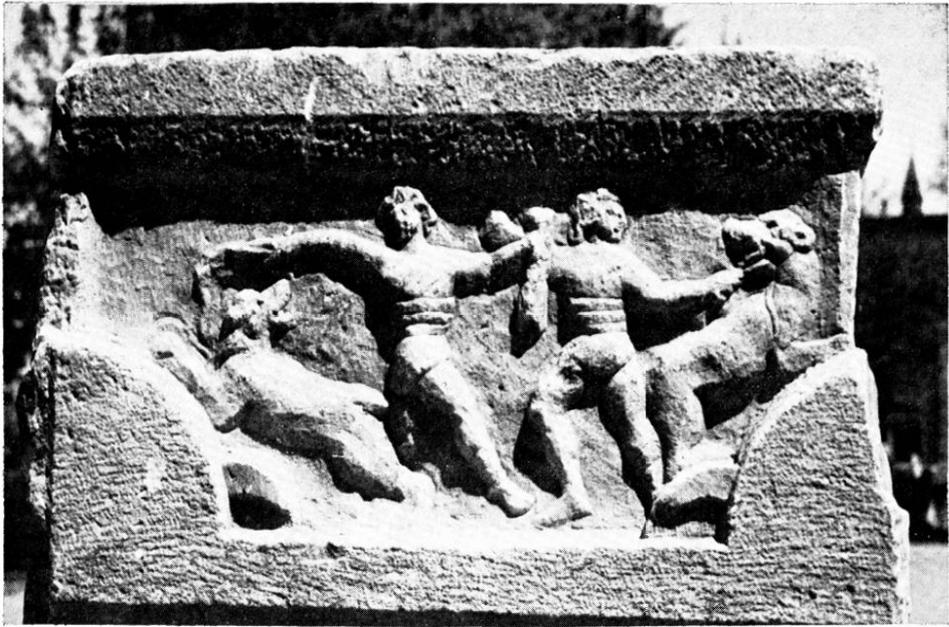


FIG. 7, 8, 10. — L'ours et le bestiaire à Bizyè, Tarse et Chypre.



FIG. 9 et 11. — L'ours et le bestiaire.

tenus par une ceinture à plusieurs bandes, les pieds chaussés de courtes bottes, il vient de faire un mouvement d'esquive bien marqué sur cette belle gemme. La bête a un nom, ironique, *Eirénè*, et non point comme d'autres *Crudelis*, *Homicida*, et *Phobos*⁹¹. Il est assez fréquent que ce motif soit interprété comme un dressage⁹². Marcellus était quelque *ursarius* célèbre.

Même type encore très exactement sur une lampe à Chypre⁹³, où l'homme ne tient pas une oie. Ici, fig. 10, la photographie envoyée par Vassos Karageorgis. Aussi sur une lampe d'Athènes⁹⁴.

Enfin la plus belle image de ce type est fournie par un relief du Vieux Musée d'Izmir. J'en avais reconnu l'intérêt en le voyant à l'intérieur du Musée parmi les sculptures⁹⁵, et la Direction du Musée m'en avait fourni — il y a longtemps — une excellente photographie pour laquelle on avait sorti la pierre à l'air libre. Ici fig. 11. On y peut observer tous les détails. L'animal, avec sa toison et sa gueule féroce, bondit, — mais moins droit que sur les lampes. L'homme, aux cheveux bouclés, est vêtu d'une courte tunique avec des manches très courtes. Les reins sont tenus par une ceinture à trois bandes. Les pieds sont couverts de bottes montant jusqu'aux genoux ; une bande de soutien au-dessus de la cheville gauche et deux au genou droit. Les jambes sont croisées dans le mouvement d'esquive. Le bras gauche étendu — évidemment avec la *mappa* — a disparu avec l'élément du relief qui faisait suite à droite. Mais le bras droit est en action pour fouetter la bête. On voit même avec précision comment est fait le fouet en cuir : d'une seule pièce, manche épais et lanière⁹⁶.

LOUIS ROBERT.

91. Cf. *CRAc. Inscr.* 1982, 217.

92. Ainsi E. Saglio dans le *Dictionnaire des Antiquités*, s. v. *Bestiae*, 695, fig. 835, reproduit le dessin de cette gemme de Florence à ce type, sans inscription, comme scène du dressage d'un ours : « personnage vêtu comme l'étaient ordinairement les bestiaires qui, le fouet dans une main, de l'autre tenant un appât, réunit ainsi les deux moyens ordinairement employés par les dompteurs ». Je n'ai pas suivi ce type dans la littérature sur les pierres gravées.

93. *BCH* 1970, 211 ; fig. 40, p. 213.

94. Interprétée *Bull. Épigv.* 1977, 431.

95. Signalé *Opera Minora*, IV, 175 (repris de l'*Annuaire du Collège de France* sur les travaux de 1958).

96. On le reconnaît bien maintenant sur les figures 7 et 9.